

Esaïe 5, 1-7 ; Matthieu 21, 33-44

Prilly

15 octobre 2023

Avec l'accentuation récente des tensions violentes de par le monde et en particulier en Israël et en Palestine, je me suis dit que la parabole des vigneronniers homicides – comme on l'appelle parfois –, coïncidait malheureusement fort bien avec notre actualité. Même si elle n'allait pas l'égayer beaucoup !

Quoi de plus sombre, de plus violent, de plus triste en effet que cette histoire d'un maître de maison qui voit ses serviteurs assassinés les uns après les autres par les vigneronniers qu'il avait lui-même engagés ?

Quoi de plus terrible que cette parabole qui se termine abruptement par la mort du fils du maître !

Cela dit, à l'inverse de beaucoup d'autres, l'interprétation de cette histoire paraît très simple. A en croire la majorité des commentateurs en effet, l'affaire est entendue, cette parabole n'est rien d'autre qu'une interprétation de l'histoire du salut !

Autrement dit, lorsque Jésus raconte cette histoire, ce qu'il cherche à dire c'est tout ce que Dieu a fait pour le monde et comment les humains ont répondu à ses initiatives.

Il serait donc question ici, pour Jésus, de raconter l'histoire d'Israël, d'Abraham au Golgotha, et d'annoncer, pour finir, l'entrée des païens dans le royaume !

Ainsi, pour beaucoup, le Jésus de l'évangile ne serait rien de moins que le peintre de la grande fresque de l'histoire humaine, du « plan divin » et des réponses données par l'humain !

Au premier regard, ça joue assez bien, reconnaissons-le : car ces vigneronniers qui frappent, lapident et tuent les serviteurs, qui sont-ils si ce n'est les prophètes d'Israël, envoyés successivement auprès du peuple par Dieu.

Et lorsque le maître de la vigne, autrement dit Dieu, envoie son fils se faire assassiner, que comprendre si ce n'est la propre mort de Jésus.

Quant aux nouveaux vigneronniers envoyés par le maître après toute cette tragédie, ne désignent-ils pas tout simplement les païens, venus se substituer au peuple juif après la résurrection du fils et les débuts de l'Église ?

Bien sûr, certains commentateurs, manifestement gênés, tentent d'excuser la difficulté d'une telle lecture. Ainsi ce ne serait pas le peuple juif tout entier qui serait ici mis en accusation mais uniquement ses responsables, les religieux de l'époque.

Il n'en reste pas moins que cette façon de comprendre le texte se nourrit du fiel de l'antijudaïsme chrétien qui, au fil des siècles, aura lentement préparé le poison de l'antisémitisme.

Alors revenons au texte et prenons les choses autrement. En cessant en particulier de faire de cette parabole tragique une anticipation de l'histoire du salut.

Pour cela, il nous faut revenir en particulier aux deux citations bibliques qui sont enchâssées dans la parabole : la citation d'Ésaïe au début et celle du Psaume 118 à la fin. Car c'est là que nous allons trouver sinon le sens mais au moins un sens à la parabole.

Celle-ci commence donc par une référence à un chant du prophète Ésaïe, très connu des interlocuteurs de Jésus, le « chant de l'amant pour sa vigne », dont vous avez entendu la lecture tout à l'heure.

Or pour les auditeurs de l'époque, nourris par une mémoire profonde des Écritures, l'effet de surprise est grand : car ici, dans la parabole, le vignoble produit des fruits alors que dans le chant d'Ésaïe, l'amant qui a mis tant de soins pour sa vigne se désespère de n'en tirer que du jus infect !

Les auditeurs sont donc véritablement déplacés et ne cherchent plus à s'identifier à la vigne mais vont davantage se projeter dans l'attitude des vigneronniers qui, eux, ont réussi à produire du fruit de leur vigne. Le seul détail gênant, c'est qu'ils veulent le garder pour eux.

Alors, les fruits ne sont plus seulement ce qui avait été tant espéré par le désir de l'amant. Ces fruits sont davantage le produit du travail de la vie dont une partie est, de droit, pour l'autre, pour le propriétaire absent et lointain.

Ainsi ce que la parabole fait voir, c'est que les vigneronniers se sont refermés sur une façon violente de comprendre la possession, une façon qui rejette la dimension de l'autre.

Pourtant, les vigneronniers avaient le temps : il y a eu en effet le temps de la maturation, un temps pour se rendre compte que son travail n'est pas uniquement destiné à soi-même mais qu'une part est aussi destinée à autrui. Ce temps-là, manifestement, les vigneronniers ne l'ont pas utilisé pour s'ouvrir à l'autre. Pour

comprendre intérieurement que ce don venu d'ailleurs fondait toute leur existence.

Et puis il y a l'instant décisif, le temps opportun où il est demandé aux vigneron de redonner une part de ce qu'ils n'ont en fait jamais vraiment possédé.

La violence dans la parabole, elle ne vient pas d'un rapport de force mais d'une fermeture à cette dimension de l'autre, du « pour l'autre ». Et plus les actes de violence augmentent, plus ils disent quelque chose du désir redoublé des vigneron d'accaparer ce que désire le propriétaire.

Sans compter que ces violences toujours plus extrêmes qu'ils font subir à d'autres décrivent en fait celles qu'ils s'infligent à eux-mêmes : en rouant de coup le premier serviteur, c'est eux-mêmes qu'ils frappent. Lorsqu'ils lapident un autre, c'est leur propre dignité qu'ils criblent de pierre. Et lorsqu'ils tuent le troisième, c'est eux-mêmes qu'ils anéantissent.

Mais en quoi se réduisent-ils à rien alors qu'en apparence, ils deviennent les maîtres de la vigne ? C'est que, en faisant disparaître de leur vie la dimension de l'autre, du « pour l'autre », ils ont escamoté en eux la dimension de filialité qui en est l'expression la plus haute.

Car lorsque le maître de la vigne envoie son fils (l'évangile de Marc précise même « son fils aimé »), ce n'est pas pour provoquer une courbe de plus dans la violence.

C'est pour provoquer une sorte d'électro-choc chez les vigneron, pour les ré-ancrer dans leur propre identité de fils. En un véritable acte de grâce non maîtrisée.

Pour les auditeurs de la parabole, encore une fois, aux oreilles autrement attentives que les nôtres, le comportement des vigneron évoque de façon très claire celui des frères de Joseph qui se débarrassent de lui parce qu'il est devenu un « objet rival » alors qu'il n'était qu'un « sujet profondément aimé » au cœur du désir de Jacob, le père de la fratrie.

Les vigneron qui s'écrient, en évoquant le fils du maître de la vigne : « tuons-le et emparons-nous de son héritage », rappellent fortement les frères de Joseph et leur « allons-y, tuons-le » (Gn 37,20).

Dans les deux cas, la perte de la dimension de l'autre, pourtant ancrée dans le partage de la même filiation, conduit à l'exclusion et au meurtre. Les fruits de la vie ont tourné en raisins de la colère !

Ainsi la parabole fait voir quelque chose qui concerne notre humanité à tous et toutes. Le fils aimé n'est donc pas l'allégorie de Jésus-Christ mais bien la figure de notre filiation commune.

Mais alors, que dit la parabole sur Dieu ? Pour les auditeurs à qui Jésus demande ce que le maître de la vigne va faire (comme dans le chant d'Esaië), la réponse est claire. Emportés par l'apparente fin dramatique, les auditeurs vont s'enfermer, avec les vigneron, dans leur violence. Ils vont pour ainsi dire projeter cette violence dans la réaction du maître qui ne peut que faire périr les vigneron et donner la vigne à d'autres. C'est l'évidence, voyons !

Or il n'en est pas ainsi de Dieu.

Le texte va alors mettre dans la bouche de Jésus une citation du psaume 118, prière de reconnaissance chantée lors des grands pèlerinages à Jérusalem.

De façon étonnante, et cela va tout éclairer –, les versets cités par Jésus (« la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre d'angle »), sont intégrés dans un passage qui fait apparaître un Dieu qui ne se venge pas des égarements de l'humain.

Ainsi, avec sa citation, ce que sous-entend Jésus, c'est que Dieu ne veut pas la mort du coupable, mais sa vie vivante et rétablie. Son désir est juste qu'il se corrige. Qu'il retrouve le sens de l'autre et son identité de fils et de fille.

Ainsi, la filiation qu'ont rejetée les fils bâtisseurs de leur propre violence, c'est elle qui est devenue pierre d'angle.

Et Jésus de conclure, toujours avec le psaume, « c'est là l'œuvre du Divin, c'est du Transcendant que cela vient, qui ne veut pas leur mort mais leur vie de fils. Et c'est merveille ! »

C'est donc bien là, la pierre d'angle du sens de la parabole. Une parabole pour renverser l'image d'un Dieu vengeur au profit d'un appel à se réancrer dans la dimension de l'autre, du pour-l'autre, car c'est là que se fonde notre vocation de fils et de filles du Divin.

Bien sûr, pour le christianisme, c'est le Christ Messie reconnu dans la personne de Jésus qui accomplit complètement cette filialité. Pour le judaïsme qui repousse l'espérance messianique dans l'horizon du temps, il s'en tient à sa propre élection.

Mais ce que révèle au fond cette parabole, en son apparente simplicité, c'est que cette dimension messianique, elle se love secrètement au cœur de toute identité.

Dans notre aujourd'hui de violence et de mort, que ce rappel nous donne l'élan de tous nos commencements à venir.

Amen

Isabelle Graesslé

Source : Catherine Chalier et Marc Faessler, *Judaïsme et christianisme, l'écoute en partage*, Paris, Plon, 2001, p. 186s.